

Les néoconservateurs américains et l'Europe : sous le signe de Munich

Evoquer les rapports existant entre, d'un côté, un groupe intellectuel et politique dans un pays donné et, de l'autre, un autre pays ou bien une autre région du monde, pose plusieurs types de problèmes, d'autant plus lorsque cette analyse se déploie sur une longue période. Ces problèmes sont renforcés dans le cas des néoconservateurs américains, car cette école de pensée est sans doute la plus mal connue, celle aussi qui se prête le plus à des fantaisies intellectuelles et à toutes sortes de théories du complot. Il convient donc de commencer cette étude par quelques réflexions d'ordre méthodologiques et quelques mises au point.

Tout d'abord, qui sont les néoconservateurs ? Il s'agit d'un groupe aux contours flous, qui a connu trois âges, trois incarnations distinctes, si distinctes d'ailleurs que l'appellation d'origine, lancée comme une insulte contre ces libéraux accusés d'être des "nouveaux conservateurs", n'a plus grand sens aujourd'hui, et que ces réinventions successives peuvent faire douter de l'utilité même de l'étiquette "néoconservateurs". Du reste, les intéressés ont longtemps refusé cet épithète, et on ne compte plus les protestations de non-appartenance, ou même de non-existence, voire les constats de décès du mouvement dressés par ceux-là même qui sont censés en être les parrains¹. Si l'on ajoute qu'il ne s'agit pas d'un mouvement politique constitué et unifié, encore moins d'un groupe à base électorale, économique, ethnique ou religieuse, mais d'une école de pensée dépourvue de centre regroupant des intellectuels farouchement individualistes, on comprendra que l'exploration des rapports entre les néoconservateurs et l'Europe soit un peu compliquée.

Les trois âges du néoconservatisme

Pour simplifier les choses, on peut raconter l'histoire des néoconservateurs en trois étapes, trois âges qui fourniront une trame chronologique à cette étude, permettant d'apprécier l'évolution de leurs rapports à l'Europe².

Le premier âge remonte aux années 1960, lorsque le néoconservatisme se détache de la gangue d'un libéralisme américain en pleine évolution et acquiert sa première identité³. Autour de revues telles que *Commentary* de Norman Podhoretz et *The Public Interest* fondée par Irving Kristol et Daniel Bell en 1965, gravitent des intellectuels libéraux comme Nathan Glazer, Daniel Patrick Moynihan, Martin Seymour Lipset, Walter Laqueur, James Q. Wilson, Michael Novak et bien d'autres. Certains sont d'anciens socialistes ou d'anciens trotskystes des années 1930, tous appartiennent à la gauche anticommuniste de la première décennie de la guerre froide, inspirée notamment par Reinhold Niebuhr et symbolisée par l'ouvrage d'Arthur Schlesinger de 1948, *Le Centre Vital*. Le centre vital, c'est ce mélange d'anticommunisme farouche à l'intérieur comme à l'extérieur, avec un soutien sans faille à la politique d'endiguement de l'URSS initiée par Truman, et d'une politique progressiste à l'intérieur, favorisant une certaine dose de *Welfare State*, la défense des syndicats, l'égalité civique pour les Noirs, la protection des libertés publiques, etc.

Seulement, les années 1960 viennent bousculer le consensus libéral. A l'intérieur, tandis que le pays est secoué par la lutte pour les droits civiques, les émeutes urbaines et la contestation

¹ Norman Podhoretz, "Neoconservatism – A Eulogy", *Commentary*, mars 1996 ; Irving Kristol, *Neoconservatism – The Autobiography of an Idea*, The Free Press, 1995 ; ou encore John Ehrman, en conclusion de son étude historique, *The Rise of Neoconservatism – Intellectuals and Foreign Affairs, 1945 – 1994*, Yale University Press, 1995.

² Cette histoire en trois âges est avancée dans notre article "La croisade des néoconservateurs", *L'Histoire*, février 2004, dont quelques passages sont ici repris.

³ Antoine Coppolani, "La résistible évolution du libéralisme américain : du consensus libéral au mouvement néoconservateur", Hélène Fréchet (éd.), *La démocratie aux Etats-Unis et en Europe, 1918-1989*, Editions du Temps, 1999.

étudiante, le libéralisme de la Grande Société, sous L.B. Johnson, s'aventure sur de nouveaux terrains : "l'ingénierie sociale" par des transferts de revenus massifs, des programmes sociaux innombrables dont l'efficacité semble réduite, la mise en place des discriminations positives en faveur des minorités, le "busing" pour faire advenir de manière volontariste la mixité raciale, etc. A l'extérieur, la guerre du Vietnam engendre un doute croissant sur la croisade anticommuniste et la supériorité morale de l'Amérique. Les intellectuels qui refusent ce sentiment de culpabilité de l'Amérique et le relativisme culturel qui l'accompagne, qui s'insurgent contre des programmes gouvernementaux déversant des milliards de dollars sans réelle efficacité sur des problèmes sociaux complexes, et qui plus généralement ne se sentent plus vraiment chez eux parmi des libéraux ayant, d'après eux, effectué un virage gauchiste et abandonné le "centre vital", sont les néoconservateurs du premier âge. Ils appartiennent encore à la gauche et s'intéressent principalement aux questions intérieures.

Si le premier âge du néoconservatisme est une réaction à l'évolution gauchisante du libéralisme, le deuxième âge est une réaction à l'évolution gauchisante du parti démocrate à l'occasion de la candidature de George McGovern en 1972. Les néoconservateurs de la seconde génération ne sont plus des intellectuels new-yorkais mais des universitaires ou activistes politiques de Washington qui veulent ramener le parti démocrate vers le centre, la tradition d'endiguement de Roosevelt, Truman et Kennedy. Ces Ben Wattenberg, Jeane Kirkpatrick, Max Kampelman, Eugene Rostow, James Woolsey et autres continuent à s'intéresser aux questions intérieures, mais la politique étrangère occupe une place un plus importante dans leurs écrits, surtout à travers la lutte contre la Détente promue par les républicains Nixon et Kissinger et contre le néo-isolationnisme ambiant au sein du parti démocrate. Ils s'identifient au sénateur Scoop Jackson qui incarne la persistance du "centre vital", en faveur d'un endiguement militaire sans concession et, à l'intérieur, d'un Etat providence et keynésien de type *New Deal*. Celui-ci attaque sans relâche le gouvernement pour ses accords de désarmement (traités SALT et ABM, SALT II, etc.) et ses compromissions morales avec l'URSS, par exemple sur la question de l'immigration des Juifs soviétiques (amendement Jackson – Vanik, 1974), et dans son entourage gravitent de futurs néoconservateurs célèbres : Richard Perle, Paul Wolfowitz, Carl Gershman, Frank Gaffney, Elliott Abrams...

Ces néoconservateurs du deuxième âge finissent par désespérer du parti démocrate : ils avaient cru que Jimmy Carter serait leur homme, mais celui-ci se révèle bien trop mou face à l'URSS, et au cours de l'été 1980, la plupart se rallie à Ronald Reagan, à qui ils vont fournir son inspiration idéologique internationaliste – les "freedom fighters" de la doctrine Reagan, "l'empire du mal", la création du *National Endowment for Democracy* visant à soutenir les processus de démocratisation à l'étranger, etc. Les démocrates Jeane Kirkpatrick, Richard Perle, Eugene Rostow, Elliott Abrams, Max Kampelman, Carl Gershman et bien d'autres y travaillent. Les néoconservateurs sont enfin au pouvoir, mais, ironie de l'histoire, avec un président républicain !

Après Reagan, les néoconservateurs connaissent une traversée du désert, ne serait-ce que parce que la fin de la guerre froide leur ôte une partie de leurs arguments et que George Bush père les tient à distance, préférant conduire une *realpolitik* à la Kissinger.

Et pourtant un troisième âge, un troisième avatar du néoconservatisme voit le jour à partir du milieu des années 1990. Cette fois, ce n'est vraiment plus une école de pensée de gauche : les nouveaux venus, tels William Kristol (fils d'Irving Kristol) et Robert Kagan, qui éditent la revue phare du néoconservatisme actuel, *The Weekly Standard*, ou encore Charles Krauthammer, Lawrence Kaplan, Max Boot, ou Douglas Feith, ne sont pas d'anciens trotskystes ni même d'anciens démocrates : ce sont des hommes de droite, des conservateurs – et d'ailleurs les questions intérieures occupent une place des plus réduites dans le néoconservatisme de troisième génération.

Mais ils diffèrent des autres familles de la droite par des opinions de politique étrangère qui reposent sur l'importance accordée à la force militaire et à la croisade démocratique : l'Amérique doit être forte et respectée pour pouvoir défendre voire exporter la démocratie dans le monde ; les organisations multilatérales comme l'ONU n'ont ni la légitimité morale, ni la légitimité démocratique, ni la force nécessaire pour assurer l'ordre mondial et la défense de la liberté ; seule l'Amérique peut et doit le faire. Ce "wilsonisme botté" (Pierre Hassner), trouvant son inspiration dans l'exceptionnalisme américain et l'esprit patriotique et missionnaire, les a conduit, dès le milieu des années 1990, à défendre une nouvelle intervention militaire contre l'Iraq et un renversement de Saddam Hussein, prélude à une révolution démocratique au Moyen Orient. Le 11 septembre et la guerre contre le terrorisme leur en ont fourni l'occasion : la présence dans l'administration Bush de nombreux néoconservateurs (Paul Wolfowitz, Lewis Libby, John Bolton, Elliott Abrams – ainsi que Richard Perle, un peu en marge d'un point de vue institutionnel, mais très influent.) et de leurs alliés (Dick Cheney, Donald Rumsfeld), jointe à un climat nouveau dans l'opinion publique, leur ont permis de faire valoir leurs vues. L'histoire dira si la guerre d'Iraq et l'occupation agitée qui la suit sonnent le glas de ce

troisième âge du néoconservatisme, plutôt que l'annonce de son ascendant durable – bref si leur route "commence à Bagdad" ou y prend fin⁴.

"Les néoconservateurs et l'Europe" : quelques considérations de méthode

Voilà donc, brièvement résumée, l'histoire des différentes incarnations du néoconservatisme, qui montre l'importance d'aborder la question de leurs rapports avec l'Europe de manière chronologique. Avant d'en arriver là, il convient cependant de faire quelques remarques d'ordre méthodologique.

"Les néoconservateurs et l'Europe" peut en effet être entendu de plusieurs manières différentes. Il peut s'agir d'évoquer *l'image* de l'Europe, ce qui pose le problème de la singularité de la vision des néoconservateurs par rapport à d'autres groupes politiques américains, comme les libéraux. Les néoconservateurs ont-ils de l'Europe, par exemple, une image très différente de celle des conservateurs traditionnels ? Leurs stéréotypes positifs ou négatifs, leur géographie européenne, leur éventuelle europhobie se distinguent-ils vraiment de la moyenne des intellectuels américains ?

Il peut s'agir aussi, partant de cette image différente de l'Europe, d'évoquer leur *vision* politique prescriptive, leurs recommandations de politique étrangère pour gérer cette Europe d'où sont sorties deux guerres mondiales qui ont tiré l'Amérique de sa retraite continentale. On se rapproche alors des "visions américaines de l'Europe" modélisées par John Harper dans son ouvrage sur F.D. Roosevelt, G. Kennan et D. Acheson, chaque personnalité représentant une option distincte : la tentative rooseveltienne de faire prendre à l'Europe sa retraite des affaires du monde combinée à un engagement américain partiel ; la préférence de Kennan pour une Europe reconstruite, puissante mais unie, permettant un engagement américain minimal ; enfin le choix de Dean Acheson en faveur d'une présence américaine massive, les Etats-Unis assumant leur statut de puissance européenne à part entière.⁵

Dans cet article, c'est à la fois l'image (descriptive) et la vision (prescriptive) de l'Europe chez les néoconservateurs qui nous intéresseront, et dont nous essaierons de montrer la singularité par rapport à d'autres groupes intellectuels ou politiques américains. Ce qui pose d'ailleurs la question, en aval en quelque sorte, de l'incidence politique de cette vision néoconservatrice singulière. A-t-elle eu un impact diplomatique particulier ? A quel moment a-t-elle compté dans le rapport à l'Europe ? Qu'apporte-t-elle, finalement, à notre connaissance des relations transatlantiques ?

Pour que la réponse à ces questions ne soit pas perdue dans le récit chronologique qui va suivre, et afin d'avoir une vue d'ensemble des problèmes abordés, il peut être utile de commencer par quelques généralités et l'énoncé des principaux enseignements auxquels on aboutit.

Quelques généralités sur la vision néoconservatrice de l'Europe à travers les décennies

Deux remarques d'ensemble doivent d'abord être faites. D'une part, il convient de replacer la vision néoconservatrice de l'Europe dans le contexte du regard de l'Amérique sur le vieux continent, et ce d'autant plus que les néoconservateurs sont très patriotes et prennent leur "américanité" – au sens idéologique – très au sérieux. Or, l'Amérique s'est toujours définie "contre" : contre l'Angleterre, contre l'Europe royaliste, contre l'Europe coloniale, contre l'Europe des totalitarismes... on trouve chez les néoconservateurs une expression particulièrement nette de ce sentiment anti-européen qui renvoie l'Amérique à son identité politique particulière.

D'autre part, il n'existe pas en Europe d'équivalent au mouvement néoconservateur, tout simplement parce que celui-ci est le produit de l'histoire politique particulière des Etats-Unis. Irving Kristol le rappelle en ces termes :

"Il ne fait aucun doute que cette nouvelle politique conservatrice soit spécifiquement américaine. Il n'existe rien de tel que le néoconservatisme en Europe, et la plupart des conservateurs européens sont très suspicieux de sa légitimité. Le fait que le conservatisme aux Etats-Unis est en bien meilleure santé qu'en Europe, qu'il est tellement plus efficace politiquement, est lié sans aucun doute à l'existence du néoconservatisme. Mais les Européens, qui trouvent absurde de se tourner vers les Etats-Unis pour y prendre des leçons d'innovation politique, se refusent absolument à considérer cette possibilité sérieusement."⁶

⁴ William Kristol et Lawrence Kaplan, *Notre route commence à Bagdad*, Saint-Simon, 2003.

⁵ John Harper, *American Visions of Europe : Franklin D. Roosevelt, George F. Kennan, and Dean G. Acheson*, Cambridge University Press, 1996.

⁶ Irving Kristol, "The Neoconservative Persuasion", *The Weekly Standard*, 25 août 2003.

Certes, les néoconservateurs des trois âges trouvent en Europe des alliés, des intellectuels avec lesquels les affinités sont grandes, autour de Raymond Aron, Jean-François Revel et des "nouveaux philosophes" à partir des années 1970 (certains ont d'ailleurs soutenu l'intervention en Iraq de 2003). Mais ils ne trouvent pas de "correspondants" à proprement parler, dont les caractéristiques et les opinions répondent vraiment aux leurs.

Plus généralement, l'un des éléments qui manquent au paysage politico-intellectuel européen, c'est le courant nationaliste et guerrier, moderne en un sens, qui n'existe plus en Europe, terre des deux guerres mondiales, terre de méfiance vis-à-vis du patriotisme, terre du relativisme post-moderne. Or le néoconservatisme est par essence une réaction à la mise en cause de l'Amérique par la contre-culture et la Nouvelle Gauche des années 1960, à l'occasion du Vietnam notamment, bref une réaction de rejet de l'antiaméricanisme et de l'antipatriotisme. L'évolution culturelle générale des deux sociétés atlantiques, l'europpéenne et l'américaine, est à cet égard divergente.

Ceci posé, quels sont les invariants dans l'image qu'ont eu les néoconservateurs de l'Europe à travers les âges, sans qu'ils soient des traits partagés par tous les Américains ?

En premier lieu, l'Europe n'est, à leurs yeux, pas ou plus centrale. C'est un champ de bataille éventuel (de la guerre froide à la guerre contre le terrorisme), mais ce n'est plus un acteur de l'histoire à part entière – elle a pris sa retraite depuis la seconde guerre mondiale. D'autres zones comptent bien davantage : l'Asie au moment de la guerre du Vietnam, et surtout le Moyen Orient à partir de 1967, et plus encore depuis le 11 septembre 2001.

En second lieu, il existe chez les néoconservateurs une véritable obsession de Munich : leur horloge historique est restée coincée aux années 1930, et cette insistance sur ce moment tragique de l'histoire européenne – aux leçons universelles – colore, bien évidemment, leur vision d'un vieux continent faible, irrésolu, condamné à rejouer indéfiniment une scène de trahison et de lâcheté (face à l'OLP, face à Khadafi, face à Saddam Hussein, face à Milosevic, face à l'Iran, face à Ben Laden...). L'Europe est un continent faible, ayant perdu sa force vitale, son ressort défensif, sa virilité militaire, mais aussi ses principes moraux, et s'étant retiré de l'histoire, préférant de larges programmes sociaux à son ambition mondiale. Cette vision court des origines du néoconservatisme à nos jours.

Cependant, et c'est le troisième invariant, les néoconservateurs ont toujours eu une vision différenciée de l'Europe, une géographie particulière : Churchill bien sûr, mais aussi Margaret Thatcher puis plus récemment Tony Blair sauvent l'Angleterre du magma de la médiocrité continentale. De même, la bonne Europe, c'est l'Europe de l'Est, "l'autre Europe", d'abord celle des dissidents, puis la "jeune Europe". La France en revanche, et ce dès les années 1960, magnifie tout ce que les néoconservateurs n'aiment pas à propos de l'Europe : l'esprit d'indépendance qui divise le camp de la liberté, la politique arabe qui amène à des compromissions et à un soutien vacillant pour l'Etat d'Israël, une certaine immoralité en politique étrangère qui consiste à négocier avec les dictateurs plutôt qu'à les éliminer – donc une certaine lâcheté – et enfin un irréalisme quant à sa puissance réelle.

Au-delà des ces trois invariants, quelle est l'évolution chronologique d'ensemble, le mouvement général qui se distingue dans la vision néoconservatrice de l'Europe ? Incontestablement, des années 1960 à nos jours, on assiste à une détérioration de l'image du vieux continent – qui ne démarrait pourtant pas d'un très haut niveau d'estime –, à une europhobie croissante, qui essentialise de plus en plus l'Europe, à une volonté sans cesse grandissante de voir l'Europe s'effacer en faveur d'une communauté atlantique sous direction américaine, et à une opposition croissante à la construction de l'Europe politique. Dans les années 1960, il y a encore l'idée que l'Europe peut être utile militairement, qu'elle doit s'unir et épauler les Etats-Unis. Dans les années 1990 et 2000, l'Europe est vue sans cet espoir : le mieux qu'elle puisse faire, c'est éviter de gêner les Etats-Unis et leur venir en aide, mais pays par pays, surtout pas comme un bloc unifié représenté comme un véritable danger. Dans les années récentes, cette aversion pour l'Europe unie a pu aller, chez certains néoconservateurs, d'une position de dédain, de "douce négligence" jusqu'à une politique active de désunion de l'Europe.

Des origines au début des années 1970, le premier âge du néoconservatisme : L'Europe familière, l'Europe absente

Dans les toutes premières années, lorsque le néoconservatisme n'a pas encore d'identité propre, la vision que les néoconservateurs ou futurs néoconservateurs ont de l'Europe est celle des libéraux de guerre froide, du "Centre Vital"⁷. Ce qui domine chez eux, c'est la méfiance profonde voire la détestation des gauchistes et communistes antiaméricains, notamment ceux regroupés autour

⁷ Arthur M. Schlesinger, Jr. *The Vital Center - The Politics of Freedom*, Boston: Houghton Mifflin, 1949.

d'Henry Wallace et de son parti progressiste qui rompt avec Truman en 1948. Or l'Europe est encore plus dangereusement sous l'influence des communistes : Irving Kristol co-fonde ainsi la revue *Encounter* à Londres avec Stephen Spender en 1953 pour renforcer le camp "libéral" ; avec *Tempo Presente* en Italie et *Preuves* à Paris, c'est l'un des "magazines de guerre froide"⁸ publiés par le Congrès pour la Liberté de la Culture (dont on apprendra beaucoup plus tard qu'il est financé par la CIA). Quant à *Commentary*, à New York, c'est l'un des magazines culturels de la communauté juive, publié par l'American Jewish Committee, qui renforce le camp de la gauche anti-communiste et s'intéresse à l'Europe.

Le vieux continent est donc vu comme un champ de bataille politique et idéologique, le plus important d'ailleurs, où se trouvent ennemis (les intellectuels communistes ou compagnons de route) et alliés (R. Aron, J.-F. Revel, etc.). Dans les années 1950 et 1960, le monde de ces intellectuels est encore largement euro-américain ; il existe une sorte de République des lettres entre les deux rives de l'Atlantique ; certains libéraux de guerre froide, comme Irving Kristol, ont d'ailleurs combattu en Europe. Cette situation entre en contraste tant avec le rapport à l'Europe qu'entretiennent, par exemple, les républicains isolationnistes de cette époque qu'avec celui que les générations récentes de néoconservateurs entretiennent avec elle : William Kristol, fils d'Irving Kristol et figure de proue du dernier âge du néoconservatisme, remarquait récemment qu'il avait beaucoup moins de rapports et d'échanges avec les intellectuels européens que la génération de son père.

Cela ne signifie pas que l'Europe soit particulièrement aimée : on trouve ainsi les futurs poncifs néoconservateurs concernant l'Europe sous la plume d'Arthur Schlesinger, père du "Centre Vital", dès 1948⁹ :

"Pour gérer la montée en puissance d'Hitler, les gouvernements français et britannique ont développé une politique étrangère ploutocratique classique – une politique fondée sur la couardise des classes moyennes, rationalisée en termes de moralité ("la paix en notre temps"), et cédant continuellement aux menaces d'utilisation de la force. Le gouvernement ploutocratique a bel et bien scellé le sort de la France. Il a affaibli sa détermination, détruit son unité, paralysé sa volonté de résister et anihilé ses moyens de résistance."

Alors qu'à l'inverse

"Churchill était fait d'un autre bois. Il représentait quelque chose de plus vieux et plus profondément enfoui en Grande Bretagne que les boutiquiers qui étaient arrivés au pouvoir après la révolution industrielle."

Mais cette vision est bien celle partagée par tous les libéraux de guerre froide, et il faut rappeler que dans les années 1960, le néoconservatisme n'émerge que très progressivement, sans que ce label ne s'impose, et sur les questions intérieures essentiellement ; il existe donc peu d'écrits sur l'Europe. Le seul épisode international qui compte un peu, c'est la guerre des Six Jours, car elle fait prendre conscience à de nombreux intellectuels juifs jusque là opposés à la Guerre du Vietnam et à l'impérialisme américain de l'importance de la puissance militaire des Etats-Unis pour la défense des démocraties, et avant tout d'Israël ; ce sera là l'une des sources du néoconservatisme, comme l'a montré Judith Klinghoffer¹⁰. Cet épisode a deux conséquences : il relativise l'importance de l'Europe par rapport à un Moyen Orient qui, jusque là périphérie, prend du galon, et il fait naître une méfiance particulière vis de la France, compte tenu de la position adoptée par le Général de Gaulle.

Décennies 1970 et 1980, le second âge du néoconservatisme : L'Europe suspecte

Ce qui domine ce second âge du néoconservatisme, c'est la lutte contre la Détente conduite par Nixon et Kissinger, puis contre la "mollesse" perçue de Carter face à l'URSS, puis en faveur de la politique étrangère de Ronald Reagan, une politique de confrontation – au moins dans un premier temps – avec Moscou. Ce contexte conduit à deux attitudes particulières aux néoconservateurs (en fait aux "faucons" en général) vis-à-vis de l'Europe.

D'une part, et contrairement aux libéraux "de gauche" qui s'intéressent alors à de nouveaux thèmes (interdépendance, écologie, régimes internationaux, guerres commerciales...), les néoconservateurs gardent une vision très classique, "sécuritaire" et bipolaire du système international, un système centré sur la confrontation USA - URSS, avec une attention surtout fixée sur l'Asie

⁸ Irving Kristol, *Ibid.*, article "My Cold War".

⁹ Arthur M. Schlesinger, Jr. *The Vital Center*, *op. cit.*

¹⁰ Judith Klinghoffer, *Vietnam, Jews and the Middle East: Unintended Consequences*, Macmillan Press ; New York : St. Martin's Press, 1999.

(Vietnam et Chine) et le Moyen Orient (Israël – Egypte, puis Iran et Afghanistan), voire l'Amérique latine (Chili, puis Amérique centrale). Du coup, cette vision relègue l'Europe à un rang beaucoup moins important que celui qu'elle occupait dans les années 1940 et 1950 – et beaucoup moins important que celle que les libéraux de gauche, ou les réalistes kissingériens, lui conservent. Au fond, depuis sa consolidation économique et la crise de Berlin, le vieux continent est, aux yeux des néoconservateurs, un moindre enjeu.

Il reste que dans le contexte d'un péril soviétique vu comme de plus en plus menaçant, l'Europe est perçue comme faible et vulnérable aux nouveaux assauts soviétiques. Les néoconservateurs lui reprochent de s'accommoder de plus en plus facilement de l'URSS, de conduire une politique étrangère (Détente et *Ostpolitik*) qui la place insidieusement sous l'influence de Moscou. C'est le fameux thème de la finlandisation de l'Europe, de plus en plus repris à mesure que progressent les années 1970. Les néoconservateurs rejettent les prémisses de l'*Ostpolitik* et de la Détente, dénonçant le fantasme des vertus apaisantes d'un libre échange des biens et des idées entre l'Ouest et l'Est, l'idée que la doctrine Brejnev va être tempérée lorsque Moscou comprendra qu'il ne doit pas craindre une attaque de l'OTAN.¹¹ La nouvelle génération des Européens réchigne aux dépenses de défense, croyant que la guerre froide est une affaire de malentendu, et que le risque d'une confrontation militaire est très exagéré. Du coup, peu à peu, l'Europe, sans qu'elle s'en rende compte, n'est plus tout à fait libre de ses mouvements :

*"Les incidents pris séparément peuvent apparaître triviaux – une tentative soviétique pour changer le programme du festival de Venise ; des expressions de contrariété au sujet de l'ampleur des efforts de défense français ; une pression soviétique contre l'adhésion de l'Espagne à l'OTAN ; l'avertissement donné aux Autrichiens de ne pas moderniser leurs forces armées, et l'injonction aux Turcs de ne pas faire toute une histoire de quelques violations de leur espace aérien ; des pressions soviétiques en vue d'éroder le statut de Berlin Ouest... S'il n'y a rien d'étonnant ou de franchement nouveau dans ces initiatives soviétiques et toutes les autres, ce qui est nouveau en revanche c'est la subtile évolution dans certains cercles influents d'Europe de l'Ouest, la tendance croissante à ne surtout pas offenser les Russes."*¹²

Walter Laqueur va plus loin que la finlandisation : dans la tentation neutraliste de l'Europe, il voit le risque d'une maladie plus grave, la "hollandite", qui rendrait la politique étrangère des Européens ductile aux volontés de Moscou¹³.

Bien évidemment, la dénonciation de cette faiblesse des Européens est aussi une occasion qu'utilisent les néoconservateurs pour critiquer la Détente aux Etats-Unis mêmes, à la fois comme une politique fourvoyée en elle-même et comme un signal désastreux à l'égard d'une Europe presque génétiquement tentée par l'apaisement. Kissinger puis Carter, par leur attitude, ont laissé croire aux Européens qu'il était possible de "diner avec le diable", de lancer des dialogues et des initiatives, voire des contrats de coopération, avec Moscou¹⁴. Selon certains néoconservateurs, il conviendrait au contraire d'employer une thérapie de choc vis-à-vis de l'Europe, en annonçant par exemple un retrait des troupes américaines sous cinq années : alors peut-être le vieux continent sortirait-il de sa léthargie et se déciderait-il à prendre ses responsabilités au sérieux¹⁵... Si toutefois les Européens se montraient à la hauteur de l'enjeu.

Car à mesure que les années passent, et que le mouvement néoconservateur se structure dans le champ de la politique étrangère, insistant de plus en plus sur l'aspect moral de la confrontation entre les Etats-Unis et l'URSS (soutien aux dissidents par exemple), on voit poindre un mépris grandissant pour cette Europe munichoise qui manque de clarté morale, et qui est infestée de communistes, de pacifistes ou encore de gaullistes français qui, tout à leur quête illusoire de grandeur, minent l'unité du camp occidental et ne savent pas distinguer le mal communiste sous son vrai jour. Au début des années 1980, l'affaire des euromissiles et celle du gazoduc sibérien viennent confirmer cette vision d'une Europe prête à toutes les compromissions avec l'URSS, y compris la fourniture d'armes et de technologies. Cette vision-là n'est pas très différente de celle des conservateurs traditionnels, avec lesquels les néoconservateurs travailleront au sein de l'administration Reagan.

La période Reagan justement, marquée par l'arrivée des néoconservateurs au pouvoir en même temps que leur passage *de facto* vers la droite de l'échiquier politique, est le point culminant du

¹¹ Walter Laqueur, "The year of Europe", *Commentary*, juin 1973.

¹² Walter Laqueur, "The Specter of Finlandization", *Commentary*, décembre 1977 ; voir aussi Michael Ledeen, "Europe – The Good News and the Bad", *Commentary*, avril 1979.

¹³ Walter Laqueur, "Hollanditis : A New Stage In European Neutralism", *Commentary*, août 1981.

¹⁴ Michael Ledeen, "Europe breaks Apart", *Commentary*, mai 1977.

¹⁵ Walter Laqueur, "Hollanditis..." Ibid.

divorce des néoconservateurs avec l'Europe (pour les deux premiers âges du néoconservatisme tout au moins). En contrepoint d'un président que les Européens dépeignent comme un cowboy irresponsable, impulsif et simpliste, les néoconservateurs dépeignent ceux-ci comme des intellectuels prétendument sophistiqués et réalistes, en fait complaisants et veules, incapables de comprendre le grand dessein de Ronald Reagan : changer les règles du jeu USA - URSS, remporter une victoire définitive sur Moscou en l'asphyxiant économiquement et en la harcelant aux marges de son empire¹⁶.

Du coup, le divorce est de plus en net avec les Européens, à mesure qu'on s'approche du troisième âge du néoconservatisme. A bien des égards, la transition entre le deuxième et le troisième âge dans la vision de l'Europe, c'est-à-dire d'une Europe faible et en voie de finlandisation mais qui reste un enjeu malgré tout, à une Europe irrécupérable mais de toutes façons quantité négligeable, est prophétisée dans un article clairvoyant d'Irving Kristol au sujet de l'OTAN en 1979¹⁷. Kristol commence par envisager l'éventualité d'une 3^e guerre mondiale commençant en Europe, allant jusqu'à un échange nucléaire tactique.

"Que se passera-t-il alors? Les gouvernements et les peuples d'Europe centrale serreront-ils les dents, continuant à se battre avec ténacité en dépit d'énormes dégâts matériels et d'immenses souffrances humaines, jusqu'à ce que les Soviétiques consentent à se retirer? [...] La doctrine officielle est qu'ils le feront. Pour ma modeste part, je ne le crois pas. [...] Il me semble clair que, à la façon dont vont les choses aujourd'hui, un tel esprit martial, une telle abnégation patriotique n'existent en aucun pays européen (la Suisse faisant peut-être exception)." [...]

"Je pense que l'esprit de résistance cédera bientôt la place à un esprit de négociation et d'accommodement. Alors que dans les années 1930 la résistance succéda à la volonté d'apaisement, dans l'Europe d'aujourd'hui ce serait probablement l'inverse."

Ceci s'explique, selon Kristol, par le ramollissement de l'Europe et la préférence donnée au programme sociaux et au confort plutôt qu'à l'effort militaire – bref, le cliché traditionnel de l'Europe chez les libéraux de guerre froide et les néoconservateurs des années 1960 et 1970. A l'inverse, aux Etats-Unis, Kristol détecte un élan nationaliste et martial en gestation, un élan que Carter essaie de chevaucher mais qui le dépasse.

"Le nouveau nationalisme est fondé sur l'idée que les Etats-Unis doivent être la puissance mondiale majeure et la plus influente ; et comme son élan se renforce idéologiquement [...], il va exercer sur l'OTAN une force de dislocation que cette structure pourra difficilement supporter. [...]"

"C'est ainsi que les Etats-Unis sont en train non seulement d'augmenter leur budget militaire [...] mais encore de constituer quelque chose appelée "force unilatérale" : une petite armée de 100.000 hommes rigoureusement entraînés, dotés d'un arrière-train logistique, qui lui permettra d'opérer n'importe où dans le monde sans dépendre de l'appui d'un quelconque allié."

Kristol tire alors les conclusions de cette dissymétrie transatlantique :

"Le message pour l'Europe de l'Ouest est clair : il faut choisir¹⁸. Si des opérations américaines lointaines sont entièrement exécutées par une force unilatérale, une politique étrangère non moins unilatérale fera son entrée en scène. [...] Les partenaires européens de l'OTAN s'apercevront que l'association des partenaires s'est dissoute, et qu'ils sont désormais des alliés de convenance [...] Et à défaut d'accroître considérablement leur propre armement et leur effort de défense, ils pourraient finir par être des alliés à inconvénients."

On ne saurait mieux résumer, cette fois, le rapport à l'Europe qu'on observe chez la troisième génération des néoconservateurs : un mélange de dédain et de négligence, puisque l'Europe – qui reste parée des stéréotypes négatifs accumulés depuis la seconde guerre mondiale – ne compte plus. Bien sûr, Irving Kristol n'est pas tout à fait aussi prophétique qu'il y paraît : il n'envisage pas d'autre cadre conceptuel que celui de la guerre froide et ne prévoit pas la mobilisation énorme, d'ailleurs en compagnie des alliés européens, qui sera jugée nécessaire pour la guerre du Golfe. Mais il résume

¹⁶ Owen Harries, "European "Sophistication" vs. American "Naivete"", *Commentary*, décembre 1983.

¹⁷ Irving Kristol, "Est-ce que l'OTAN existe?", *Réflexions d'un néo-conservateur*, PUF, 1987 (article de 1979).

¹⁸ En français dans le texte.

parfaitement la situation structurelle fondamentale telle que les néoconservateurs la perçoivent dans les années 1990 et surtout 2000 : l'Amérique peut agir seule et l'Europe est devenue quantité négligeable.

Après la guerre froide, le troisième âge du néoconservatisme : L'Europe obsessionnelle, l'Europe coupable

Outre cette modification structurelle, accentuée par la chute de l'URSS, il faut rappeler que le néoconservatisme devient, dans les décennies 1980 à 2000, l'une des familles de la droite américaine à part entière. Cet affaiblissement de singularité politique explique d'ailleurs en partie le rapprochement dans la vision de l'Europe avec d'autres familles conservatrices. Ainsi, le modèle politique et social européen est de plus en plus visé par les critiques des néoconservateurs, qui s'en prennent à l'Etat-providence européen, mais aussi à la bureaucratie bruxelloise centralisatrice, ce "Big government"...¹⁹

Cependant, la singularité du néoconservatisme reste tout aussi forte en politique étrangère, et c'est dans ce domaine que les critiques fusent. Une insistance particulière est mise, comme à la fin des années 1970, sur sa couardise morale – une Europe qui ne rencontre jamais un dictateur qu'elle ne veuille apaiser – de Saddam Hussein à la Chine²⁰. Dans le contexte nouveau de la guerre contre le terrorisme, Richard Perle estime que l'Europe a perdu son "compas moral" et la France sa "fibre morale"²¹. "Vous vous souvenez de ' l'équivalence morale ' qui a infecté les démocraties pendant la guerre froide, demande Jeffrey Gedmin ? Hé bien, elle est de retour."²²

Cette Europe est d'ailleurs globalement antiaméricaine, voire "unie dans l'antiaméricanisme"²³, de même qu'elle est unie dans l'antisémitisme, se moquant comme d'une guigne de la survie d'Israël²⁴. Le cliché d'une Europe antisémite, partagée avec les conservateurs traditionnels et d'autres secteurs de l'opinion américaine, se fond avec le cliché plus ancien de l'immoralité du vieux continent ; la "vieille Europe" évoquée par Donald Rumsfeld pendant en janvier 2003, n'est pas seulement un continent à bout de souffle économiquement et démographiquement : c'est aussi celle des années 1930, incapable d'empêcher l'Holocauste. Bien sûr, cette accusation globale d'antisémitisme est aussi instrumentale, et sert à discréditer la politique de l'Europe au Proche Orient et sa prétention à arbitrer la lutte entre Israéliens et Palestiniens.

On constate aussi dans l'image de l'Europe qu'ont les néoconservateurs de troisième génération une tendance de plus en plus affirmée à essentialiser l'Europe, à lui prêter des traits généraux et intemporels, une véritable nature (connotée négativement) en contrepoint de la nature de l'Amérique (connotée positivement). C'est particulièrement net chez Robert Kagan²⁵ qui campe un vieux continent vivant dans l'illusion d'un monde kantien, déterminé par sa faiblesse, et préférant donc les outils du faible (négociation, multilatéralisme), à une Amérique puissante et résolue, vivant dans la réalité d'un monde hobbesien. Kagan reprend les clichés essentialisants des europhobes traditionnels : féminité contre masculinité (Vénus et Mars), jeunesse contre vieillesse, etc.

Au fond, si les néoconservateurs de seconde génération espéraient que l'Europe pourrait se ressaisir, ceux de troisième génération n'espèrent plus rien ; pour eux, le vieux continent est un gigantesque parc d'attraction qui ne doit surtout pas faire de politique :

"Je viens de passer deux semaines, écrit le jeune Max Boot en 2003, à voyager à travers l'Europe, visitant l'Italie, l'Allemagne, la République tchèque, la Belgique, la France et le Portugal. C'était un voyage d'étude, mais (chut ! pas un mot à mon patron) j'ai pris du bon temps également. Comment pourrait-il en être autrement quand on voyage dans un parc

¹⁹ Voir par exemple Gerard Baker (un journaliste britannique au *Financial Times* très proche des néoconservateurs), "Against United Europe", *The Weekly Standard*, 22 septembre 2003.

²⁰ Ellen Bork, "Everyone Appeases China – France is just the latest.", *The Weekly Standard*, 23 février 2004.

²¹ Timothy Garton Ash, "Anti-Europeanism in America", *The New York Review of Books*, 13 février 2003.

²² Jeffrey Gedmin, "An Orgy of Anti-Americanism", *The Weekly Standard*, 24 mai 2004.

²³ Jeffrey Gedmin, "The New Europe – Menace. United by Anti-Americanism", *The Weekly Standard*, 29 mars 1999.

²⁴ David Gelernter, "Europe to Israel -- Drop Dead; Why self-defense by the Jewish state is verboten", *The Weekly Standard*, 22 avril 2002.

²⁵ Robert Kagan, *La puissance et la faiblesse*, Paris, Plon, 2004.

*d'attractions de taille continentale ? Les problèmes surviennent seulement quand on commence à parler politique avec les élites européennes.*²⁶

L'Europe ne comprend plus l'histoire ni la politique réelle, son horloge historique s'est arrêtée, elle est devenue post-nationale et post-héroïque²⁷. En devenant un continent apaisé, elle est devenue un continent terriblement prévisible et ennuyeux, qui, écrit David Brooks, "a opté pour la tranquillité domestique plutôt que pour la confrontation créatrice. Du coup, personne ne sent que l'Histoire, au grand sens hégélien, se joue vraiment là-bas."²⁸

Ce cliché existait déjà dans les années 1970, et il en va de même de la géographie européenne particulière des néoconservateurs : l'Europe de l'Ouest, rebaptisée la "vieille Europe", est méprisée et moquée, tandis que l'Europe de l'Est fait l'objet des attentions et des affections de l'Amérique²⁹. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler le titre de l'article de Charles Krauthammer : "Our Real Friends in Europe : To find them, start at the old Iron Curtain and go east." ("Nos vrais amis européens : pour les trouver, partir de l'ancien rideau de fer et se diriger vers l'Est"³⁰). De même, la France garde sa place de pays le plus critiqué, et la francophobie chez les néoconservateurs atteint des sommets en 2003³¹. Cette europhobie qui tend à devenir obsessionnelle est de plus en plus liée aux enjeux proprement américains : pour les conservateurs comme pour les néoconservateurs, l'Europe est assimilée à la gauche américaine, aux libéraux qu'il s'agit de combattre et de discréditer, ou par exemple à Zbigniew Brzezinski sur la question israélo-palestinienne³². Pendant la campagne de 2004, on voit ainsi Kerry assimilé à un Français dans les caricatures républicaines ou dans le *Weekly Standard*.

La vision de l'Europe a donc peu changé, ce qui est confirmé par l'étude des politiques préconisées par les néoconservateurs : l'Europe est irresponsable et incapable de se défendre seule, mais elle reste un continent l'existence est cruciale à l'ordre démocratique et économique américain, il faut donc garantir sa stabilité. Les néoconservateurs ont notamment été favorables aux interventions dans les Balkans, estimant également que la crédibilité de l'OTAN était en jeu et qu'il fallait projeter une image de force – un des *credo* des néoconservateurs – tout en défendant la démocratie et les droits de l'homme en se servant de la puissance militaire.³³

L'Europe pose cependant un danger nouveau : elle ne sert à rien mais si elle s'unit et devient "gaullienne", elle peut gêner les Etats-Unis. "Pensez, écrit Gerard Baker³⁴, à une Europe qui ne serait pas une superpuissance mais une *sniper-puissance*" ("not as a Superpower but as a kind of Sniperpower, constantly picking off parts of U.S. foreign policy objectives around the world"), qui peut rendre la vie impossible à la seule nation responsable de cette planète et voler ses alliés naturels à l'Amérique."³⁵ Dans ces conditions, certains vont jusqu'à préconiser une politique active de division de l'Union européenne comme objectif de politique étrangère ; mais pour la plupart des néoconservateurs, l'Europe est bien assez grande pour se diviser toute seule, comme elle l'a montré pendant la crise d'Iraq de 2003, et il suffit de la laisser faire.

En conclusion, on soulignera la forte poussée d'europhobie qui colore le rapport des néoconservateurs à l'Europe à mesure que les années passent. Celle-ci peut sans doute s'interpréter à la lumière d'une puissance militaire grandissante, qui de plus en plus place l'Amérique dans une

²⁶ Max Boot, "La Dolce Vita", *The Weekly Standard*, 16 juin 2003.

²⁷ James Ceaser, "America's Ascendancy, Europe's Despondency", *The Weekly Standard*, 20 mai 2002.

²⁸ David Brooks, "Why Europe is Boring America to Death", *The Weekly Standard*, 24 juin 1996.

²⁹ Voir notamment Max Boot, "Continental Divide - America needs a serious Europe policy", *The Weekly Standard*, 9 juin 2003.

³⁰ Charles Krauthammer, "Our real Friends in Europe : To find them, start at the old Iron Curtain and go east", *The Weekly Standard*, 26 août 2002.

³¹ Voir notre article, "American Francophobia Takes a New Turn", *French Politics, Culture and Society*, été 2003.

³² David Gelernter, "Europe to Israel -- Drop Dead; Why self-defense by the Jewish state is verboten", *The Weekly Standard*, 22 avril 2002.

³³ Robert Kagan, "America, Bosnia, Europe : A compelling interest", *The Weekly Standard*, 6 novembre 1995.

³⁴ Gerard Baker, "Against United Europe", *op. cit.*

³⁵ Max Boot, "Continental Divide - America needs a serious Europe policy", *The Weekly Standard*, 9 juin 2003.

autre catégorie que le vieux continent, une classe à part où les repères sont différents, et où le ciment qui autrefois assurait l'unité transatlantique ne peut plus jouer son rôle.